

CHAPITRE X

Organisation de la caravane. — Soldats, domestiques et porteurs. — La monnaie courante dans l'Afrique centrale. — Fatigues et fièvre. — Un grand désespoir. — Effort suprême. — Sur le daou. — Saadani. — Les têtes de lignes. — Adieu !

CEPENDANT dès le premier jour de notre arrivée à Zanzibar nous nous mîmes en devoir d'organiser notre expédition ; tous trois nous y consacraâmes exclusivement notre temps et nos soins ; parfois Cadenhead s'en allait respirer l'air à Nazi-Moja avec l'un ou l'autre de ses compatriotes, mais bientôt il nous rejoignait et, sans perdre un instant, on se remettait à la besogne.

Ceux-là seuls qui en ont subi les dures épreuves, pourront comprendre

l'étendue de ce travail ; aucune peine, aucun ennui, ne nous furent épargnés : lenteurs, tergiversations, manquement de parole de la part des nègres ; roueries, finasseries, négligence chez les Hindis ; cupidité, méfiance des Arabes ; jalousies occultes, nous eûmes à nous garer de toutes sortes de pièges et souvent à lutter contre la plus insigne mauvaise foi.

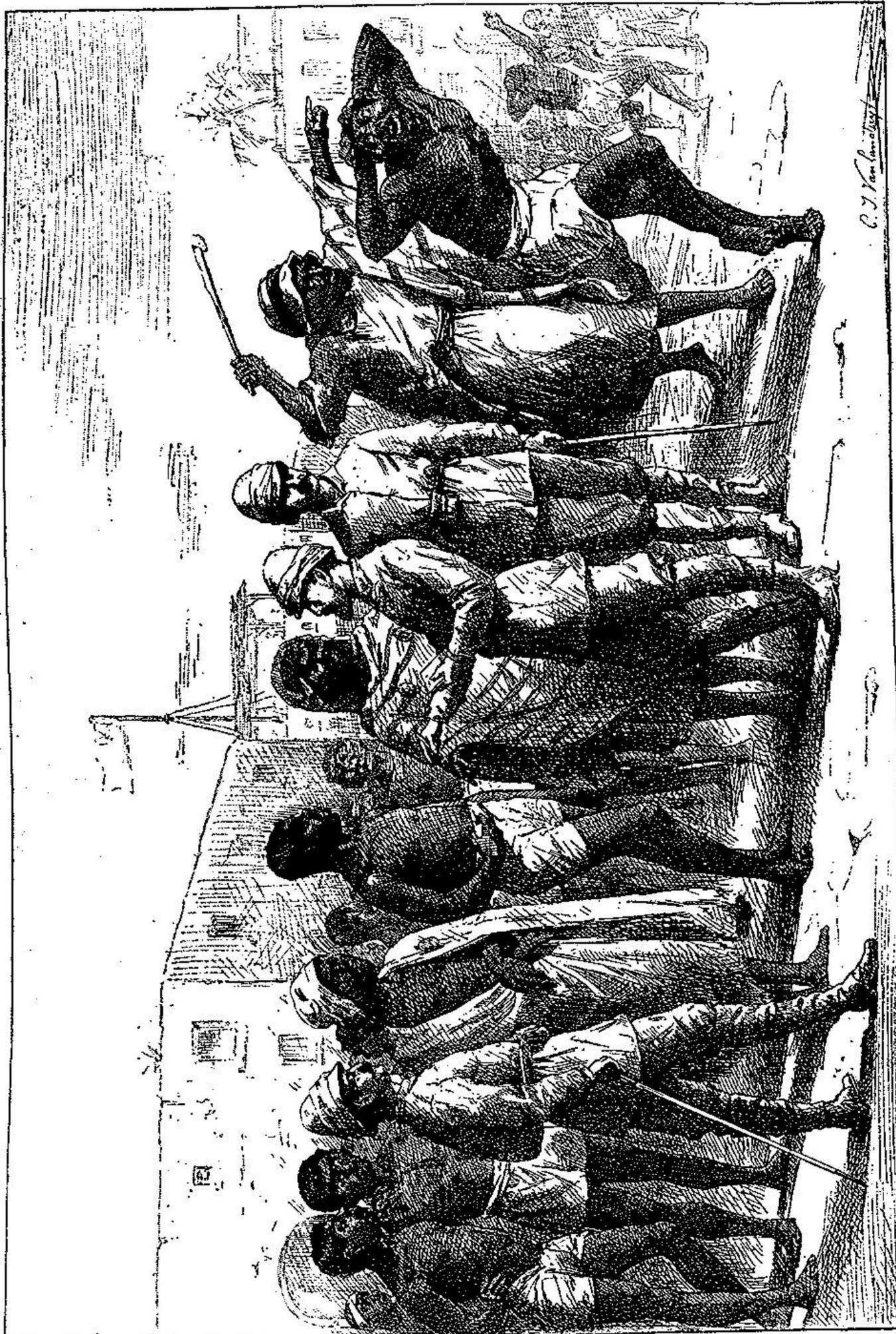
Heureusement, en l'absence de tout agent officiel, nous fûmes puissamment secondés par l'excellent M. Greffuhle, un Français, qui nous rendit les plus grands services. Grâce à ses vastes magasins qu'il mit à notre disposition, nous eûmes un emplacement suffisant pour déballer nos colis, examiner les effets, répartir les marchandises en différents fardeaux et recruter nos hommes.

La saison des pluies étant proche, nous devions, en vue d'une marche rapide, former une caravane légère dont l'effectif ne dépassât point cent vingt hommes. Ce choix est des plus ingrats, car Zanzibar regorge de va-nu-pieds, de bandits, gens de sac et de corde toujours les premiers à se présenter en semblable occurrence, soit qu'ils fuient une condamnation, soit qu'ils flairent quelque bonne aubaine. Mais le sultan ayant eu l'obligeance de mettre à notre disposition le chef même de la police, ce fonctionnaire présida en personne aux séances de recrutement. Dès qu'un de ces chena-pans paraissait, avant même qu'il eût ouvert la bouche pour décliner ses noms, il fallait voir la canne du policier décrire dans l'air un rapide sillage et retomber dru sur les grêles épaules du drôle qui, sans demander son reste, s'enfuyait à toutes jambes.

Il y eut de la sorte des intermèdes héroï-comiques.

Mais aussi nous vîmes défiler devant nous quelque nobles débris des précédentes expéditions, entre autres Mabrouki-Speke à la tête de taureau, Simba qui accompagna Speke et Grant, d'autres encore ornés d'une médaille commémorative et nantis d'excellents certificats. Inutile d'ajouter que nous nous empressâmes d'engager tous ceux de ces anciens serviteurs qui se présentèrent et dont nous fîmes des askaris, c'est-à-dire des soldats de caravane.

Dans le choix de son personnel, on doit avoir grand soin de laisser absolument de côté les Vouachensis ou esclaves, qui plus tard vous exposent à toutes sortes de revendications intéressées de la part de leurs patrons. Il faut s'en tenir aux Vouangouanas, hommes libres, qui prennent volontiers du service chez les blancs ; ils sont gais, insoucians, un peu vaniteux sous leur chemise blanche et leur rouge calotte quand, la canne à la main, ils veulent singer l'Arabe ; mais, éloignés de cette atmosphère efféminée, une fois en route, s'ils se sentent bien guidés, tenus en laisse d'une poigne ferme et



ENGAGEMENT DES PORTEURS.

énergique, ils deviennent de bons serviteurs, intelligents même, et souvent fidèles et dévoués.

A côté d'eux, comme porteurs de résistance, on engage généralement des Vounyamouésis, naturels du district de Taborah, dont c'est du reste le métier. Ce sont gens indisciplinés, têtus, fantasques, qu'il faut savoir manier adroitement et dont alors on fait ce que l'on veut. Certains voyageurs ont cru pouvoir les mener militairement, leur inculquer une discipline absolue, leur imposer une obéissance d'automate; grave erreur : ces hommes ne tardaient pas à leur glisser des mains. Car le Mnyamouési a horreur de l'arbitraire, de la contrainte : il prétend crier quand bon lui semble, danser à sa fantaisie, fumer son chanvre en hurlant; c'est un enfant à qui il faut laisser les coudées franches, à qui il est même sage de céder parfois, tout en sauvegardant les apparences de l'autorité; il rira alors de sa propre insubordination, et ses velléités de frondeur n'auront pas de suites. Que si, au contraire, vous le morigénez, le menacez ou le frappez, il ne tardera pas à vous abandonner, entraînant avec lui tous ses compatriotes. J'en puis parler, car cette expérience je l'ai acquise à mes propres dépens : avec le Mgouana qui est, en somme, civilisé, on peut recourir à la sévérité, fût-elle outrée, et souvent même c'est à coups de canne qu'on en fera un serviteur fidèle et brave; mais jamais il ne faut user de ce moyen avec le Mnyamouési, si l'on tient à ne pas s'exposer à une désertion générale.

Comme conducteur de caravane, nous eûmes Khamsini, un brave et honnête Mgouana qui possédait sur les hommes un puissant ascendant et qui, par sa circonspection, nous tira de plus d'un mauvais pas. Roger et moi nous mîmes à la tête de notre maison domestique un homme appelé Mabrouki qui joua un certain rôle dans l'expédition; les deux serviteurs personnels de Roger ne furent pas fidèles et mon brave camarade se vit forcé d'en changer plusieurs fois; les miens, Amessi pour les effets et Pilipili pour les armes, m'accompagnèrent jusqu'au bout du voyage.

Cadenhead désigna en outre comme chef d'expédition un Arabe ayant nom Abdallah, qui plus tard, lors de notre séparation, le suivit dans sa jonction avec Carter, et, comme nous, il prit à son usage particulier deux noirs de la côte. Pour compléter notre ménage, nous engageâmes un cuisinier goanais dont les talents nous parurent suffisants pour les mets primitifs qu'il était appelé à préparer.

Hélas! parmi ces hommes qui tous nous jurèrent obéissance et fidélité, il y aura des lâches, des traîtres, des voleurs; aux heures de péril, en face du danger, combien demeureront autour de nous? Combien en ramènerons-

nous sous notre drapeau? Mais arrière les alarmes! c'est à notre bonne étoile, à notre énergie que nous devons nous confier.

J'ai dit que les Vouangouanas sont généralement engagés pour servir d'escorte; à cet effet, ils reçoivent un fusil et des munitions; en outre, leur charge n'excède pas quarante livres anglaises et se compose de nos objets personnels et des effets de campement; les Vounyamouésis, au contraire, portent soixante-dix livres au moins, et leurs fardeaux consistent en grosses marchandises.

Car, on le sait, les pagazis de la caravane sont le porte-monnaie de l'explorateur en Afrique, les étoffes qu'ils transportent, son argent, les fusils, la poudre, le fil de cuivre, son or.

Lorsqu'il fallut acheter ces articles d'échange, ce furent d'interminables luttes avec les rapaces Hindis dont les procédés ne sont pas toujours marqués au coin de la plus scrupuleuse délicatesse; à cela il convient d'ajouter l'inexpérience du voyageur qui se trouve face à face avec un travail d'assortiment, véritable casse-tête chinois.

Et pourtant c'est de ce choix minutieux que dépendent la célérité de la marche et la réussite de l'entreprise: en se munissant de l'indispensable, en ne s'embarrassant ni de l'inutile ni du superflu, on arrivera à franchir lestement les distances, à s'épargner peines et mécomptes et, sauf accidents imprévus, on atteindra sans encombre le but désiré, alors que les ignorants ou les étourdis resteront en route faute d'avoir bien combiné leurs moyens.

L'étude des seules étoffes est déjà des plus compliquées, car il ne s'agit pas de les acheter indistinctement, de confondre le satini, coton blanc très en vogue, soit avec le mérikani beaucoup plus fort, plus cher et qui ne se débite qu'au delà de l'Ougogo, soit avec le kaniki, sorte de guinée bleue légère qui forme avec les deux autres tissus la partie prépondérante de la fortune d'une expédition. C'est là, pour ainsi dire, la monnaie courante, près de laquelle les autres marchandises sont des manières de livres, de chèques ou de billets de banque, en ce sens qu'on ne les débite que pour de gros achats, pour le paiement des hongos et les riches présents obligés: telles sont les étoffes en couleurs venant de Mascate, les déouli, seneffou, barwadji, kumvisa, soubaya-mpounga, bourrah-coubwa, réani-coubwa, kikoï de tous genres, absolument différentes des produits similaires fabriqués en Europe et dont on doit aussi se pourvoir, mais que l'indigène distingue parfaitement des autres, les sahari, taousiri, djarvi, débouani, barsati, satubaï, kanza, leso, moauouna, kofia, chitti, bref de quoi perdre la raison.

Puis des vestes indiennes, des manteaux arabes en drap rouge brodé

d'or, appelés ksabao, dont les plis miroitants et les teintes gaies produisent sur l'esprit des chefs nègres un effet éloquent capable d'aplanir maintes difficultés.

Les perles aussi ont leurs séductions, mais leur choix a ses exigences, c'est comme un cours réglé : n'acceptez point à l'aveuglette toutes celles que l'on vous offre, vous n'en aurez que faire, le nègre n'en voudra peut-être à aucun prix. Il vous en faut de rouges, les samé-samé, en bonne quantité, de blanches, les kaniera et les merika, de noires, les soungoumazi, de roses, les maguranzigné, mais taillées, teintées, coupées, enfilées suivant la tradition et l'usage, sous peine d'être absolument dépréciées.

Enfin il ne faut pas oublier la poudre, embarillée dans de petits tonnelets dont six, roulés bout à bout dans une natte, constituent une charge de Mnyamouési, c'est-à-dire soixante-dix livres ; ni le fil de cuivre et de laiton, qu'on confie de préférence à un Mgouana, voire même au Kirangozi, et qu'on réunit, à cet effet, par paquet de deux rouleaux formant un demi-fardeau.

Quant aux bracelets, grelots, couteaux, boîtes, miroirs, fusils, colliers de fantaisie, jouets, sonnettes, gobelets, bibelots de tous genres, c'est en très minime quantité qu'il faut se pourvoir de ces articles : ils n'ont guère de valeur en tant qu'objets d'échange et généralement on ne les débite qu'à titre de cadeau pour amadouer ces grands enfants de nègres.

En somme, dans le choix de sa pacotille, le voyageur ne doit jamais perdre de vue cette vérité absolue : l'Africain est essentiellement conservateur ; habitué à tel genre de tissu, il n'en veut point démordre, quels que soient, du reste, l'aspect séduisant et la valeur de l'équivalent que vous lui offrez. On se tromperait aussi en s'imaginant que le nègre ne s'y connaît point : avec un grand sérieux et d'un air parfaitement entendu il palpe l'étoffe, la soupèse, regarde à travers, la tourne, la retourne, la mesure à sa coudée, et, s'il l'accepte, c'est qu'elle représente bien ce qu'il a reçu et connu jusqu'à ce jour ; sinon, d'un petit sourire de mépris, il vous dit : « C'est bon pour des femmes », et, vous aurez beau faire, votre marchandise dépréciée ne se relèvera pas.

Être mal assorti, c'est courir à la ruine et se préparer tous les ennuis, toutes les entraves imaginables.

Le triage des marchandises étant terminé, le prix débattu et soldé, il y a lieu de procéder à un sérieux emballage, chaque article nécessitant un emballage spécial fait de façon telle que, tout en étant parfaitement à l'abri de l'humidité et du vol, les colis ne soient cependant pas trop difficiles à ouvrir. Les noirs excellent à cette main-d'œuvre et l'on peut sur ce point

s'en rapporter à leur habileté; toutefois il convient de les surveiller de près, sans jamais oublier que le vol est inhérent à leur nature.

Notre travail d'organisation s'accrut encore d'un cruel mécompte : M. Cadenhead avait embarqué à Londres, à bord du vapeur *Caranat*, nos principaux effets de campement qu'il avait été chargé d'acheter en Angleterre; or, par une maladresse dans laquelle je veux bien ne point voir de malice, le capitaine anglais oublia de faire débarquer ces colis à Aden où nous comptions les trouver pour les transporter à Zanzibar; ces malheureux objets continuèrent leur route sur son navire et allèrent se promener au golfe Persique d'où ils revinrent au bout de quelques mois seulement, quand depuis longtemps déjà nous avions quitté la côte.

C'était pour nous presque un désastre, car nous étions obligés de faire confectionner à Zanzibar par de maladroits Parsis nos tentes, nos lits, tous ces articles de voyage qu'en Europe on fabrique si bien, grâce aux continuels perfectionnements et aux leçons de l'expérience.

Mais il n'y avait pas à hésiter, le moindre retard pouvait compromettre notre marche; nous nous contentâmes donc du plus primitif matériel : les tentes furent faites en coton blanc par un tailleur indien; pour matelas nous n'eûmes qu'un fourreau de calicot destiné à être rempli chaque soir de feuilles sèches; nos couchettes consistèrent en simples lits de camp : des X soutenant deux barres de bois parallèles sur lesquelles glissait une forte toile à voile.

Nous avons encore à faire fabriquer des bâts pour les ânes. à cet égard, nous essayâmes de la selle Otago-Stanley combinée avec la méthode Cameron, le tout accommodé aux conseils des Arabes du lieu; le résultat, je dois le dire, n'a nullement répondu aux nécessités de la situation : les fardeaux ont affreusement blessé nos pauvres bêtes et c'est à cette circonstance que l'on doit d'en avoir obtenu de si maigres services.

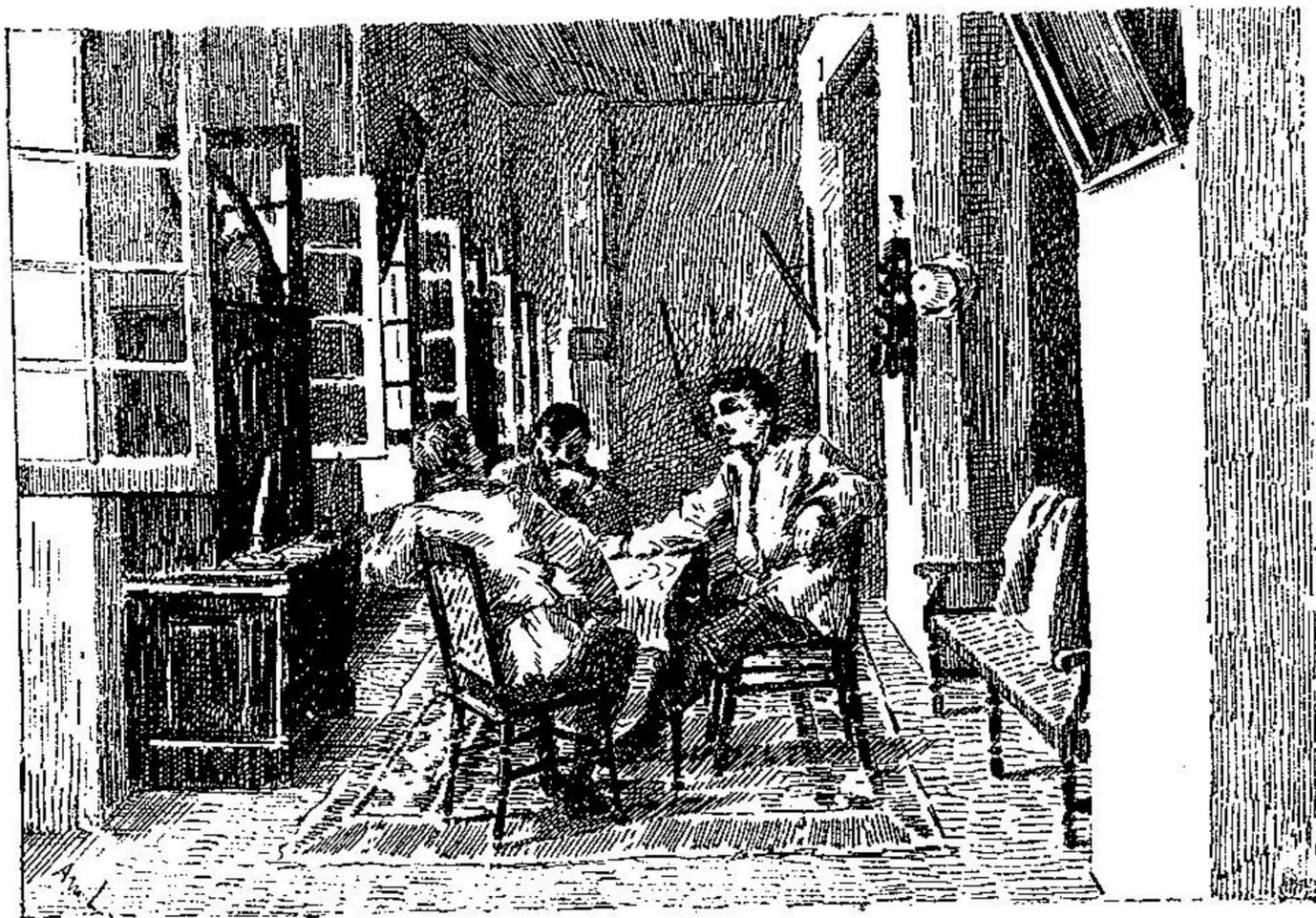
Du matin au soir cependant nous courions les boutiques des Parsis, tailleurs, selliers, forgerons, cordonniers, menuisiers, expliquant, pressant, menaçant, sans jamais parvenir à émouvoir ces disciples de Zoroastre qui poursuivaient paisiblement leur tâche, laissant passer au-dessus de leur tête l'orage de nos emportements.

Ces gens-là, qu'on appelle aussi *Guèbres*, sont originaires de la Perse d'où ils émigrèrent en masse à Surate et à Bombay lorsque l'introduction du Mahométisme suscita contre leur culte païen une véritable persécution religieuse. Leurs traits rappellent beaucoup ceux des habitants de la Géorgie; ils portent un costume monotone et uniforme, consistant en une tunique de mousseline blanche assez longue, des pantalons de même étoffe,

et sur la tête un singulier bonnet léger et raide, fait de toile perse grisâtre, luisante, empesée et ouatée ; ils ont la peau couleur bronze, le visage, les épaules et les bras tatoués.

Dans quelles colères ne nous sommes-nous pas mis contre eux ! Je leur dois ma première atteinte de fièvre, et peu s'en est fallu qu'elle n'eût un dénouement fatal.

Le 20 janvier, tout était terminé, emballé, ficelé, étiqueté, marqué avec soin, les comptes réglés, soldés, les hommes enrôlés, bref il ne restait plus qu'à partir, quand, dans l'après-midi, me trouvant chez M. Greffuhle, il



INTÉRIEUR CHEZ M. GREFFUHLE

me sembla que tout vacillait autour de moi ; je m'assis et peut-être mon visage trahit-il ma souffrance, car je me rappelle qu'à ce moment-là mes amis s'approchèrent... Que se passa-t-il alors ? Je n'en sais rien ; mais quelques heures plus tard je me réveillai dans un lit chez M. Greffuhle et, à mon chevet, je vis un homme qui, sa montre à la main, me tâta le pouls.

« Très mauvais », dit-il en anglais.

Je fis un effort pour me ressouvenir, mais ma tête s'embrouilla ; j'avalai quelque chose d'amer qui me fut présenté et je retombai comme en léthargie.

Le lendemain je ne pus me lever, j'étais anéanti, brisé ; je parvins cepen-

dant à reconstituer dans mon esprit ce qui s'était passé et alors, épouvanté des conséquences que pouvait avoir pour l'expédition l'attaque de fièvre qui m'avait terrassé, je fis appeler mon ami Roger et M. Cadenhead.

Il fut convenu que mes deux compagnons se rendraient à Saadani avec tous les bagages et le personnel, qu'ils y établiraient le camp et recruteraient les Vounyamouésis nécessaires.

« Et vous viendrez nous rejoindre dans un jour ou deux, » ajouta Roger.

Mais à la façon dont mon brave camarade disait cela, je vis bien qu'il n'y comptait point.

Quand ils furent hors de la chambre, je me traînai jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le quai; là, amarrés en face de la maison Greffuhle, j'aperçus deux daous arabes dans lesquels on entassait nos caisses, nos ballots, nos effets de campement, tout notre matériel auquel je venais de travailler jour et nuit avec tant d'acharnement; à chaque colis qui s'engouffrait dans les flancs du bateau, il me semblait qu'on m'arrachait quelques fibres du cœur; puis les Vouangouanas de l'expédition, au rire bruyant, à la face hilare, s'embarquèrent en lançant d'expressifs adieux à leurs familles et à la nuée de noirs qui inondaient la plage; enfin je vis Roger et Cadenhead serrer la main de Greffuhle et des autres blancs accourus pour les saluer une dernière fois; à leur tour ils montèrent à bord, et quand les daous levèrent l'ancre, je distinguai à l'arrière nos drapeaux qui flottaient.

En ce moment un déchirement douloureux se fit en moi: cette expédition que j'avais couvée de mes soins, de mes études, de mon travail, à laquelle je venais de consacrer toutes mes heures, et ma santé et ma vie, elle partait sans moi!...

Quand Greffuhle rentra dans la chambre, il me trouva étendu sans mouvement devant cette fenêtre. Il comprit et me gronda.

« Ce n'est pas le moyen de vous guérir, » fit-il.

Et je me recouchai.

Mais une tempête effrayante se soulevait dans mon esprit; tout mon être se révoltait à cette idée que la caravane allait s'ébranler sur les côtes d'Afrique et que je resterais ici cloué sur mon lit. Je voulais réagir, me lever, courir; mais j'avais les reins comme brisés, mes jambes se dérobaient sous moi et mes yeux se voilaient.

Quand vint le docteur :

« Les doses de quinine sont trop faibles, » dit-il.

A mon tour je compris. Esculape me traitait en malade qui a du temps)

à perdre ; au lieu de la couper brusquement, il voulait guérir radicalement ma fièvre. C'était honnête, mais cela ne faisait pas mon compte et je résolus d'y mettre bon ordre. A peine eut-il le dos tourné que j'avalai en une fois toute la quinine qu'il m'avait préparée pour deux jours au moins.

J'eus un sommeil pénible, d'affreux bourdonnements d'oreilles, et bientôt je fus complètement sourd ; mais le lendemain la fièvre était terrassée.

Je fis alors venir mes domestiques et leur commandai d'aller sur l'heure louer une barque sur laquelle je monterais avec eux le lendemain. A Greffuhle, qui voulut m'en dissuader, je déclarai que ma résolution était inébranlable, et le 23 janvier, appuyé au bras de cet excellent ami, j'entrai dans le bateau qui allait me porter jusqu'à la terre africaine. Les adieux que me firent les résidants européens étaient empreints d'une grande tristesse : quels que fussent leurs efforts pour me souhaiter un heureux retour, il n'en était pas un parmi eux qui osât réellement l'espérer.

Le vent enflait la voile de mon daou arabe, fin marcheur, nullement emménagé du reste pour recevoir des voyageurs, car il n'avait même pas de cabine. Assis entre mes noirs serviteurs, je voyais comme dans un rêve se dérouler cette île verdoyante de Zanzibar ; les tiges des palmiers se balançaient mollement sous la brise et les superbes manguiers bombaient sur l'azur du ciel leurs cimes verdoyantes, tandis que les hautes murailles, les toits carrés, la grosse tour, la massive silhouette du palais, défilaient à mes yeux, fuyaient et peu à peu se noyaient dans une buée lumineuse et chaude. D'en haut tombait un calme profond, d'en bas jaillissaient des lueurs rutilantes ; je m'endormis, bercé par le ballotement du flot, et quand, à mon réveil, je demandai à Pilipili qui tenait sur ma tête un parapluie ouvert : « Où sommes-nous ? » il me répondit, désignant à l'horizon une bande jaunâtre d'où émergeait la silhouette de quelques cocotiers :

« Saadani ! Afrique ! »

Le bateau s'était arrêté à près de deux kilomètres du rivage, à cause de l'ensablement qui n'en permet pas l'approche ; le patron mit à la mer la pauvre petite barque qui pendait au flanc du daou, et j'y pris place avec mes gens et deux payeurs. Mais à peine avions-nous franchi la distance de quelques brasses qu'une forte lame nous prit par le travers et l'embarcation chavira ; nous fîmes à la nage un trajet assez long, puis, ayant pris pied et les forces me manquant, je me hissai sur les épaules de Mabrouki. Lorsqu'il me déposa sur le sable, une longue acclamation retentit : Roger, Cadenhead,

les Vouangouanas, toute l'expédition était là. J'aspirai l'air comme un asphyxié ; il me semblait que je renaissais à la vie, je me sentais sauvé.

Dans une misérable hutte au sommet de laquelle flottait notre pavillon je trouvai préparée une couchette où je goûtai quelque repos ; j'appris ensuite combien mes camarades avaient rencontré de difficultés à engager des porteurs vu la saison tardive et surtout parce que les Vounyamouésis ne se rendent pas volontiers à Saadani.

Cadenhead avait commis une erreur en choisissant ce point de départ sur l'avis de plusieurs de ses compatriotes ; les Anglais voudraient faire adopter cette tête de ligne de préférence à celle de Bagamoyo considérée comme française à cause de la Mission des pères du Saint-Esprit. Mais Saadani est une misérable bourgade qui ne répondra jamais à cette attente ; non seulement on n'y rencontre aucun Européen, mais il n'y a même pas un artisan, indien ou nègre, capable de vous venir en aide dans les derniers préparatifs du voyage ; en outre, j'ai dit que les daous ne peuvent approcher de la côte qu'à deux milles environ : ce trajet doit être effectué à pied, à marée basse, l'eau vous montant à hauteur de la poitrine, au grand dam des colis que la maladresse des noirs laisse à tout moment choir dans la mer.

A Bagamoyo, au contraire, est installée toute une colonie de Hindis, Goannais, Parsis, qui ont la spécialité de ces mille riens que le voyageur ne peut prévoir et dont la plupart du temps il ne remarque l'absence qu'au moment de se mettre en marche. Les pères du Saint-Esprit, dont l'expérience est grande et l'urbanité parfaite, sont également de très utiles auxiliaires pour l'explorateur qui va affronter le mystérieux inconnu ; enfin c'est à Bagamoyo que les Vounyamouésis porteurs sont accoutumés de se rendre pour louer leurs services, et c'est là que se trouvent les bras les plus solides et les hommes de premier choix.

En un mot, il n'y a pas à hésiter entre ces deux routes : celle de Saadani n'est réellement à conseiller qu'aux caravanes peu importantes, légèrement chargées, n'ayant pas à dépasser l'Oussagara ou le Mpwapwa ; mais lorsqu'il s'agit d'une exploration lointaine comportant les lourdes charges nécessaires aux hongos et à l'entretien de l'expédition pendant des mois, voire des années, c'est l'itinéraire de Bagamoyo qu'il faut suivre ; d'autant — on le verra plus loin — que les vivres sont chers, les villages misérables, l'eau souvent détestable par le chemin de Saadani, alors que par Bagamoyo on traverse de grands centres, riches et peuplés, dont les habitants sont habitués au passage des blancs qu'ils accueillent de la fa-

çon la plus hospitalière; l'essentiel est d'éviter d'y être surpris par la saison des pluies, à cause des marais de la Makata.

Aussi les porteurs regimbent-ils généralement lorsque l'on choisit la ligne montueuse de Saadani.

En somme, nous surmontâmes ces dernières difficultés : les Vounyamouésis furent trouvés, triés, enrôlés, et la caravane, forte de cent huit hommes, fut enfin entièrement constituée; rien ne nous arrêtait et, quoiqu'un peu faible encore et souffrant, j'insistai moi-même pour qu'on se mît en marche sans retard, persuadé d'ailleurs que sur ces hauts plateaux,



BURDO SUR LES ÉPAULES DE MABROUKI.

là-bas dans l'intérieur, plus sûrement que sur ces rives insalubres, je retrouverais force et santé.

Arrivés à Zanzibar le 5 janvier, nous quittâmes définitivement Saadani le 26 du même mois, ayant consacré vingt et un jours à l'organisation de notre expédition, travail qui avait coûté à Stanley deux mois et demi lors de son premier voyage, soixante jours lors de son second et à Cameron un laps de temps plus grand encore.

Le principal mérite en revient, sans contredit, à notre ami Greffuhle dont les conseils et l'appui de tous les instants nous ont été si utiles non

seulement pour vaincre les difficultés de l'entreprise, mais aussi pour dénouer les entraves anonymes que la jalousie ou le dépit fit naître sous nos pas. Qu'il reçoive ici le témoignage de notre bien sincère reconnaissance.

Cependant la caravane s'ébranle : les fardeaux sont enlevés, chargés sur les noires épaules, hissés sur les robustes têtes ; d'une voix de Stentor le kirangozi entonne le grand cri du départ auquel répondent les bruyantes détonations d'armes à feu ; les drapeaux sont déployés, le sentier qui mène à l'inconnu est ouvert ; alors, jetant un regard d'adieu vers le rivage et la mer immense, nous saluons pour la dernière fois ces horizons lointains qui mènent à la patrie et qui bientôt disparaissent à nos yeux : la porte de l'Europe s'est refermée derrière nous.

